

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité
(III. S. JEAN 8.)

Appliquez - vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.
(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.
(S. DENIS.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes
(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.
(S. MATT. XVIII, 5).

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieus est à eux. (S. JUSTIN).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — L'Oratoire de Saint-Léon à Marseille — La mission Salésienne de la Patagonie — Lettre Américaine — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Vœu d'un fils; grâce obtenue de la Sainte Vierge — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

L'ORATOIRE DE SAINT-LEON À MARSEILLE.

La chapelle provisoire est enfin terminée. Dimanche 27 juin, Monsieur le chanoine Guiol en faisait la Bénédiction solennelle. Un grand nombre de Coopérateurs Salésiens, généreux bienfaiteurs de l'Oratoire, avaient répondu avec empressement à l'invitation qui leur avait été adressée, de participer à cette fête si impatientement attendue. Tous ont admiré avec quelle élégante simplicité cette chapelle a été construite. Il est cependant facile de constater quelle générosité pieuse a présidé à son ornementation. L'autel principal est en beau marbre blanc délicatement travaillé. Le Sanctuaire est orné de trois magnifiques vitraux représentant Notre Dame, Auxiliatrice, saint Joseph et saint François de Sales.

Après la bénédiction, Monsieur le chanoine célébra la sainte Messe, et vingt-trois enfants de l'Oratoire eurent le bonheur de faire leur première Communion. Ils avaient pieusement suivi les exercices d'une retraite préparatoire. Tous les assistants fu-

rent édifiés de leur attitude recueillie et demeurèrent convaincus que ces chers enfants, payaient largement à cette heure, par leurs ferventes prières, la dette de reconnaissance contractée envers les Bienfaiteurs de l'Oratoire.

Quelques heures après, Monseigneur l'Évêque de Marseille, arrivait à l'Oratoire pour administrer aux premiers communicants, le Sacrement de la Confirmation. Sa Grandeur fut accueillie par Monsieur le Président et Messieurs les Membres de la Société Beaujour. Les nobles et pieuses Dames qui composent le comité, vraie Providence de l'Oratoire, s'agenouillaient nombreuses sous la bénédiction de Monseigneur. Malgré les tristesses de l'heure présente, malgré le sombre avenir qui semble préparé à tous ceux qui se devouent aux Oeuvres de la charité Catholique, la joie, cette joie que seule peut donner l'espérance chrétienne, brillait sur tous les fronts. La cérémonie de la Confirmation s'accomplit pieusement. Monseigneur l'Évêque daigna faire entendre quelques paroles qui furent pour les Bienfaiteurs de l'Oratoire une douce récompense et pour nos enfants un puissant encouragement.

Le lendemain était la fête de Saint-Léon II pape et patron de l'Oratoire. On sait que par un sentiment de pieux hommage envers le Souverain Pontife, l'Oratoire a été placé sous la protection de Saint Léon. L'ouverture canonique ayant eu lieu le 28 juin 1878, Saint Léon II fut déclaré Patron,

ou Protecteur de l'Oratoire. Les premières Vêpres furent donc chantées avec une grande solennité. Les voix des enfants retentissaient harmonieusement sous les voûtes de la chapelle. La fanfare, habilement dirigée fit entendre encore une fois les meilleurs morceaux de son répertoire. Les chants sacrés, les mélodies Grégoriennes ont déjà à l'Oratoire Saint-Léon des interprètes intelligents et bien exercés. Ce que nous avons entendu nous donne sur ce point encore de magnifiques espérances. Les Coopérateurs Salésiens assistèrent nombreux aux offices solennellement célébrés le jour de Saint-Léon. Nous devons ajouter que leur générosité ne se manifesta pas seulement à la chapelle. L'habile mais trop modeste cuisinier de l'Oratoire reçut pour ce jour-là, un grand congé et au Réfectoire tous nos heureux enfants comprirent que la fête de Saint-Léon, était incontestablement fête de première classe. Puisse la générosité de nos Bienfaiteurs trouver sa première récompense en se manifestant plus abondante encore ! Des centaines d'enfants frappent à notre porte, nous suppliant de les recevoir. Au mois d'octobre, nous pourrions certainement en accepter un très-grand nombre; une partie notable des constructions sera achevée, et nous avons ce doux espoir que la Divine Providence nous permettra de réaliser à Marseille et en France, les merveilles que notre vénéré père Don Bosco a multipliées à Turin et en Italie.

LA MISSION SALÉSIEUNE DE LA PATAGONIE.

Nos lecteurs connaissent déjà par notre article extrait du journal catholique *L'Amérique du Sud*, qui s'imprime à Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine, le voyage des Missionnaires Salésiens, pour la lointaine et sauvage Patagonie. Maintenant, nous extrayons encore du même journal, une correspondance détaillée sur les premiers fruits de leurs excursions apostoliques sur les rives du Rio Negro.

Guardia Mitre, 14 février 1880.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Selon la promesse que je vous en ai faite en partant de Buenos-Ayres, me voici tout disposé à vous donner les renseignements promis sur notre Mission. Arrivés à Carmen de Patagones, notre première pensée fut de préparer les grands et les petits à recevoir le Sacrement de Confirmation, administré pour la première fois dans ces terres

du sud, et en vertu d'une délégation extraordinaire de Léon XIII, par Monseigneur Antoine Espinoza, Vicaire Général de l'Archidiocèse de Buenos-Ayres.

Le concours à la Mission dans les deux colonies seulement qu'on pourrait appeler *pays*, de *Carmen* et de *Mercedes* ou *Viedma*, établies en face l'une de l'autre, sur les rives du majestueux Rio Negro, fut tel qu'il surpassa de beaucoup notre attente. Plus de mille personnes reçurent les Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie, et huit cents celui de Confirmation. Le concours eût été bien plus considérable encore, si la petite vérole et la maladie appelée *Boa*, n'avaient décimé la population, et contraint plusieurs à se réfugier dans les îles ou à se tenir renfermés dans *Campo*.

Le directeur de la Mission Salésienne, D. Joseph Fagnano élu curé de ce pays, et de toutes les colonies et tribus indiennes situées entre le Rio Colorado et le Rio Negro, à l'occasion de la réception du nouveau *Juez de Paz* dans la chapelle provisoire, prononça, en présence d'une foule de peuple, un discours de circonstance. La conclusion fut celle-ci : que les Missionnaires Salésiens n'avaient pas d'autre but que celui de faire le bien, et qu'ils étaient venus avec le mandat et la bénédiction apostolique de l'immortel Pie IX, et de son glorieux successeur Léon XIII, actuellement régnant.

Les Sœurs de Marie Auxiliatrice, gloire de leur sexe et de la Religion, ont, elles aussi, ouvert leur collège de *las Indias*, et font déjà l'école à un bon nombre de jeunes filles indigènes et indiennes.

Le 4 du mois courant, Monseigneur Espinoza accompagné de D. Antoine Espiño, de D. Rizzo et d'autres dont un Indien, formant l'escorte destinée à transporter quelques provisions et l'autel portatif, fit une excursion apostolique jusqu'à la colonie *Conesa*, et de là à *Potrero Grande*, puis à *Campo Grande*, et enfin à *Guardia Mitre*. Le trajet fut de 120 lieues, au milieu de fatigues de tout genre, des désagréments de la monture, avec des pluies torrentielles ou sous les rayons d'un soleil tropical. Mais nos fatigues furent largement récompensées, car deux mille personnes environ, parmi lesquelles beaucoup d'Indiens baptisés l'année dernière dans le voyage d'exploration entrepris par Monseigneur Espinoza en compagnie de D. Costamagna et de D. Louis Botta Salésiens, reçurent le Sacrement de Confirmation. Plusieurs mariages furent bénis, et 350 Indiens, la majeure partie adultes, furent régénérés dans les eaux du Baptême.

Faute d'Eglise nous nous servîmes d'une grande cabane dont le tapis était formé d'un bon nombre de *guillangos* composés de peaux de *guanaco* ou cerf patagon.

Grande fut notre joie et non moins grande notre surprise en trouvant là le capitaine Rodolphe Kratzenstein avec 30 soldats qui revenaient de donner la chasse à une *Indiata*, mais sans aucun résultat, et cela parcequ'ils avaient cherché à s'abriter le long du fleuve *Rio Colorado*.

Nous éprouvâmes également une bien grande consolation en voyant parmi nous, le Capitanejo Payleman venu expressément de sa *Chacra*, pour s'instruire des vérités de la Foi, et recevoir le Saint Baptême — Ce bonheur inappréciable, il le dut à sa femme nommée Rosario Pifia, chrétienne du Chili, et jadis son esclave. — Puis vinrent ses fils qui suivirent le bel exemple du père, et toutes les personnes de sa maison conjointement avec six autres familles indigènes.

Pauvres Indiens ! Quel touchant spectacle est celui qu'ils nous donnent en venant quelquefois de bien loin pour se faire instruire, recevoir le Saint Baptême, la Confirmation, la Sainte Communion, et vouloir que leurs familles soient bénies, en acceptant de s'unir par les liens indissolubles du Sacrement de Mariage.

Leur docilité et leur simplicité nous donnent tout lieu de croire qu'ils resteront bons chrétiens.

De Guardia Mitre, nous continuâmes notre route si pénible pendant une vingtaine de lieues encore, dans la direction des cordillères, et où l'on rencontre les grands fleuves Limay et Neuquen, qui forment précisément le fameux Rio Negro.

Nous visitâmes les colonies encore sauvages de *Choel-Choel y Fiscomenicò*, administrant le Baptême à un grand nombre, et à plusieurs autres la Confirmation. Entre le Limay et le Neuquen, se sont réfugiées beaucoup de tribus indiennes; ah ! puissions-nous bientôt obtenir des secours qui nous permettent d'en tenter la conversion, et d'en assurer le salut ! Mais il ne nous est pas possible d'aller plus avant, et nous devons retourner en arrière, laissant la partie élevée de la rive du Rio Negro. Nous sommes obligés de nous arrêter quelque temps dans la colonie Conesa, où se trouvent environ 800 Indiens de l'ancienne tribu du Cacico Catriel, pour visiter ensuite les Indiens Linares de la colonie Saint Javier, et de là rejoindre nos chers compagnons de Mission, qui ont établi leur demeure à Carmen de Patagones. Le climat de cette partie de la Patagonie est très-salubre ; l'eau du fleuve est savoureuse et riche en salsepareille ; mais la chaleur est suffocante, et des millions de cousins, non moins altérés du sang des sauvages, que de celui des chrétiens, ne vous laissent aucun repos ; malheur à ceux qui sont visités par ces insectes importuns, qui sont sans pitié pour leurs victimes, qu'elles soient à pied ou à cheval, que ce soit de jour ou de nuit. Mais tous ces désagréments sont bien peu de chose quand on a l'espérance d'amener à la foi et à la civilisation chrétienne ces pauvres Patagons, sauvages, oui, mais néanmoins bien chers à Jésus-Christ, pour le salut desquels il a enduré de bien plus fortes épreuves et souffert un martyre autrement cruel !

Veuillez, Monsieur le Directeur, recommander aux prières de vos nombreux lecteurs, la Mission Salésienne, ce grand nombre de néophytes, et spécialement

Votre très-obéissant et très-affectionné

CORRESPONDANT.

LETTRE AMÉRICAINE.

Nous reçûmes, dans le mois de mai, de Villa Colon, la lettre suivante que le manque d'espace nous empêcha de faire connaître plus tôt à nos Coopérateurs et Coopératrices.

Collège Pie. 3 Avril, 1880.

Mon Très-Vénéré Père,

J'ai différé jusqu'à ce jour de vous écrire, dans l'espoir de trouver un moment de liberté pour pouvoir vous informer à mon aise de tout ce qui regarde ceux de vos enfants qui travaillent dans l'Uruguay, mais ce moment tant convoité, n'arrive jamais. Le travail croit entre nos mains, et va nous débordant chaque jour. C'est pourquoi, si je ne veux pas que mon silence devienne coupable, je dois me résigner à faire comme je pourrai, et vous communiquer à la hâte, à plusieurs reprises, et sans ordre, ce que votre cœur de père désire si vivement.

Pour satisfaire la tendresse paternelle que vous nourrissez à notre endroit, je vous dirai que tous vos chers fils et vos bonnes filles que vous avez envoyés sur les plages lointaines de l'Uruguay, afin d'étendre le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jouissent d'une excellente santé, à l'exception de la pauvre sœur Virginie Magone qui, depuis cinq mois s'en va tout doucement, et s'approche à grands pas du terme de ses fatigues. Je n'ai jamais vu, dans le cours de ma vie, une âme qui envisageât la mort avec autant de sérénité et de joie. J'ai pu voir, de mes propres yeux, que ce n'était point du tout une exagération, fille de l'enthousiasme religieux, cette joie qu'éprouvait le Prophète, lorsqu'il s'écriait : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Cette belle âme est toujours gaie, toujours tranquille, parle à tous, en riant, de sa mort certaine, demande à tous des commissions pour le Ciel qu'elle se charge ensuite de faire auprès de S. Joseph, de Marie Auxiliatrice, de Jésus-Christ. Toutes les fois que je vais accompagné de quelqu'un, dans cette heureuse chambre, j'en sors tout étonné et stupéfait. Un jour, la voyant occupée à faire, avec ses mains décharnées, quelques lis d'une blancheur éclatante — Que faites-vous là, ma fille, lui demandai-je ?

— Belle question ! me répondit-elle : je vois que le mal se fait de plus en plus menaçant, je me hâte de faire quelques fleurs que vous aurez la bonté de faire mettre sur mon cercueil, quand on me portera au cimetière. Je dus tourner la tête de l'autre côté pour cacher les larmes qui auraient pu scandaliser cette âme candide. Et pourtant, elle me disait tout cela en riant et en plaisantant, avec l'expansion d'une jeune épouse qui aurait travaillé, de ses propres mains, à la confection de sa corbeille de noces. Je m'arrête un peu sur ce fait parcequ'étant connu, il peut faire du bien à des personnes encore indécises et irrésolues, comme il m'en a fait à moi-même. En effet, pardonnez-moi si j'ose le dire, quand je

fus invité à partir pour les Missions, tout malade que j'étais, je me dis : oh ! et pourquoi m'en irais-je mourir seul et sans consolation à mille lieues de mon vénéré père D. Bosco, et du sanctuaire de ma tendre Mère Marie Auxiliatrice ? Eh ! bien, non seulement, je ne suis pas mort, mais malgré mes incommodités, j'espère pouvoir travailler encore beaucoup pour la plus grande gloire de Dieu ; et de plus, j'ai eu lieu de constater que Marie Auxiliatrice nous accompagne partout. Elle se montre mère empressée pendant la vie ; pleine de sollicitude et de tendresse, à l'article de la mort, comme si elle voulait, par là, nous dédommager du sacrifice que nous avons fait en laissant l'Italie, pour venir faire connaître et faire aimer son fils Jésus, dans ces pays lointains. Oh ! qui n'envierait le sort de Sœur Virginie ? Pour moi, je l'envie et je l'espère. Moi aussi, je suis l'enfant de Marie Auxiliatrice et de D. Bosco, et quand viendra mon heure, j'aurai le droit d'espérer, à mon tour, une mort tranquille, dans les bras de Jésus et de Marie.

Mais ce n'est pas le moment de parler d'agonie et de mort, quand nous avons besoin, au contraire de vie et de vigueur pour travailler dans l'immense champ que Dieu nous a ouvert. Les besoins spirituels de ce pays sont si grands que, malgré nos efforts pour étendre la main et embrasser le plus que nous pouvons, notre âme, néanmoins, est navrée de douleur en reconnaissant notre impuissance à soustraire une si grande partie encore de ce champ, au démon qui va partout, faisant impunément un nombre épouvantable de victimes. Mais ce qui m'afflige le plus, c'est de voir la pauvre jeunesse tombée entre les mains d'individus qui en sont la ruine et la perdition. En effet, les sectes maçonniques s'étant rendues maîtres de l'instruction, ont inauguré un système d'enseignement si effrontément matérialiste que l'on ne peut s'empêcher de frissonner en voyant des enfants tout jeunes encore, initiés par leurs instituteurs mêmes, aux plus honteux mystères de la nature avilie et dégradée ; et cela, sous le prétexte de favoriser la science et le progrès ! Les jeunes filles elles-mêmes ne sont pas plus épargnées ; pour se conformer aux programmes insensés et diaboliques de ces Messieurs, elles doivent sacrifier, sur les bancs de l'école, la modestie et la pudeur, ces délicates fleurs de l'innocence, qui font de la terre, un paradis. Je suis sûr que le Cœur de Jésus doit en éprouver une tristesse infinie et saigner de douleur, mais en réparation de tant d'outrages, il a le zèle et la sollicitude du pauvre D. Bosco, lequel, à force de sacrifices et de fatigues, envoie, par petites troupes ses fils et ses filles pour disputer à Satan tant de belles âmes créées pour le Ciel.

Je vous ai parlé, de préférence, de la misérable condition faite à la jeunesse, parce que celle-ci a été et sera toujours l'objet de notre prédilection et de nos plus chères fatigues ; mais il ne faudrait pas croire pour cela, que la condition des adultes soit beaucoup meilleure. Le manque de pasteurs, de bonne instruction, de bons journaux a permis aux sectes de s'introduire dans tous les

coins du pays, et dans toutes les familles ; de manière que pour reconquérir ce terrain, il faut le lui disputer, pied à pied : et si le Seigneur ne nous prêtait pas une visible assistance, la conversion de tout le pays, serait une œuvre qui demanderait plusieurs années. Toutefois, je vous assure que les espérances sont très-belles, et dans un intervalle de quatre ans, le retour vers le bien, est sensible. Les Salésiens sont venus, le nombre des Capucins s'est augmenté, le Clergé national a pris une énergie et un accroissement remarquables. Les Jésuites, toujours intrépides, toujours inébranlables devant le feu, sont accourus ; depuis quelques mois ils ont ouvert un séminaire et travaillent sans relâche à la tête du mouvement chrétien. Malheureusement, ils sont en très-petit nombre, et ne peuvent guère s'étendre, parce que les vieux préjugés d'un monde insensé, sont là qui se dressent devant eux comme une barrière infranchissable ; préjugés qui pourraient faire explosion d'un jour à l'autre, et les ensevelir sous des ruines. Les sectes n'ont pas manqué d'observer l'attitude résolue des serviteurs de Dieu, dans ce pays, et avec toutes les armes qu'ils possèdent, ils ont engagé la bataille. Le Collège Pie est une œuvre trop importante pour n'avoir pas eu l'honneur de recevoir les premiers coups dirigés par un ennemi aussi féroce que perfide comme est le démon. Le journalisme en général, nous a jeté à la face, la fange et les ordures qui sont ses armes habituelles ; les sectaires ont cherché à nous tendre des pièges de toutes parts ; mais jusqu'à présent, tout a été inutile. Le Collège prospère au mépris de tous les démons, et le règne de Jésus-Christ s'étend. En trois ans, nous avons établi cinq maisons, cinq centres, où le Sauveur Jésus se voit entouré, chaque jour, de nouveaux adorateurs qui augmentent à vue d'œil.

La paroisse de *Las Piedras* a deux Prêtres des nôtres qui travaillent et fatiguent pour le plus grand avantage des âmes. Le peuple, de toutes parts, accourt à la prédication, et le fruit qu'on en retire, est plus que satisfaisant. Pour vous en donner une preuve, je vous dirai que la matinée du 19 mars, il y eut une communion générale de plus de cinq cents adultes qui voulurent ainsi célébrer la fête de la Vierge des douleurs, et de S. Joseph. Le Jeudi Saint, il y en eut encore d'autres parmi lesquels on compta beaucoup d'hommes. Pareillement, le Collège féminin de *Las Piedras*, dirigé par nos Sœurs de Marie Auxiliatrice, augmente et son état est des plus florissants. On a érigé la Chapelle intérieure où l'on peut adorer Jésus dans le Sacrement de son amour ; et déjà, on a dû songer à de nouvelles constructions pour pouvoir suffire au nombre toujours croissant des élèves. Tout près de la Paroisse existe une ancienne Chapelle qui était passée dans les mains du fisc ; je l'ai obtenue du gouvernement pour la faire servir à l'usage d'écoles réclamées par beaucoup de familles, et dont le besoin se fait vivement sentir.

Les Sœurs de Villa Colon se trouvant aussi elles-mêmes un peu à l'étroit dans la maison qu'elles tenaient en location, ont déménagé, il y a

peu de temps, pour aller s'établir dans une jolie petite maison située au milieu d'un vaste terrain acheté pour elles. Mais ce n'est pas tout; il s'agit maintenant de construire des écoles et une Chapelle pour recevoir les élèves et y faire le plus de bien possible; nouvelles constructions, nouvelles dépenses! A Montévidéo ensuite, soutenus par les conférences de S. Vincent de Paul, nous avons les écoles pour les externes, fréquentées par 300 élèves environ et dont le nombre s'élèverait à plus de mille si le local le permettait. Aussi y a-t-il déjà dans l'air, quelques projets de créer un établissement plus important et plus vaste, afin de pouvoir recueillir les enfants les plus exposés au danger, et les plus abandonnés. Il ne s'agirait de rien moins que de donner commencement à un établissement de charité qui puisse être un jour ce que sont l'Hospice de Sampierdarena, celui de Nice, celui de Marseille et de Buenos-Ayres jeunes frères de ce géant qui est l'Oratoire de S. François, à Turin. Toutefois, je vous assure qu'à la seule pensée de tant de dépenses, de tant de soucis, après tant de sueurs versées pour l'établissement d'œuvres que nous n'avons pas encore achevé de payer, mon esprit recule épouvanté. Et pourtant, comment rester spectateurs indifférents, à la vue de tant de ravages, de tant de dépravation dans la jeunesse abandonnée de ce pays? Il y a bien des personnes pieuses qui m'encouragent; et parmi elles, j'en ai vu pleurer sur les misères de leur patrie. Ils ne manquent pas non plus les cœurs généreux qui nous soutiennent par leurs largesses mais les œuvres que nous avons entre les mains nous oppriment, et je crains de m'aventurer dans de nouvelles entreprises. Il faudrait la hardiesse et la foi inébranlable de D. Bosco; alors les difficultés disparaîtraient, mais pour nous, ses indignes fils.... Oh! cher père, aidez-nous, conseillez-nous, soutenez-nous dans la difficile mission qui nous a été confiée.

Pardessus tout, je vous supplie d'envoyer à notre secours de nouveaux frères. Je sais que ces expéditions vous coûtent cher, mais les Coopérateurs Salésiens qui en ont, jusqu'à présent, supporté les charges, quand ils sauront, et quand ils verront les grands avantages qu'a produits leur charité, ils n'hésiteront pas un moment à redoubler leurs offrandes. C'est à eux que nous devons attribuer tout ce qui se fait et se fera encore dans ces lointaines régions. Jésus-Christ tant combattu en Europe, gagnant, en compensation, de fidèles adorateurs sur ces plages éloignées, regardera d'un œil bienveillant, nos généreux bienfaiteurs; son cœur plein de tendresse veillera sur eux et sur leurs familles! Oh! dites-le à tous les Coopérateurs Salésiens; les sacrifices qu'ils ont faits jusqu'à présent, ont procuré une immense gloire à Jésus-Christ et à son Eglise. Il est de toute nécessité que leur charité se maintienne et ne diminue point. Plus que jamais, le moment est venu de porter en avant le labarum, l'étendard de la croix qui doit guider nos pas à de nouvelles conquêtes, et à de plus grands triomphes.

Ces nouvelles que je vous donne, écrites à différentes reprises, dans les moments de loisir que

me laissent nos occupations journalières, forment un vrai gribouillage; pardonnez-moi ma mauvaise écriture, et prenez pour interprète le cher Don Cagliero. Surtout, faites en sorte de bien comprendre une chose, c'est que tous, ici, nous vous aimons, tous nous vous saluons avec une profonde affection et révérence, demandant votre paternelle bénédiction.

Veillez vous souvenir toujours de

Votre très-affectionné fils

D. LOUIS LASAGNA.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XVI.

**Nécessité d'un Hospice — Une troupe de po-
lissons — Tentative manquée — Le premier
jeune homme recueilli — Le premier lit et
le premier dortoir — La première allocution
avant le repos du soir — Prudente précau-
tion — Humble et obscur commencement, et bé-
nédiction de Dieu — Les pleurs de l'Orphelin.**

Pendant qu'on s'occupait de faire fleurir l'instruction religieuse et littéraire dans les écoles du dimanche, du soir et du jour, et qu'avec des pratiques de piété appropriées à la condition de chacun, on excitait les jeunes gens de l'Oratoire, à la vertu, un autre besoin vint se faire vivement sentir. L'expérience de chaque jour faisait toucher du doigt à D. Bosco, que pour assurer le bien-être moral et matériel de quelques jeunes gens, les écoles et les rémions festives étaient insuffisantes, et qu'il était nécessaire d'élever un Hospice de charité. En effet, plusieurs d'entr'eux, Turinois et autres, se montraient très-désireux de se donner tout entiers à une vie honnête et laborieuse, mais invités à entrer dans cette voie et à la poursuivre, ceux-ci avaient coutume de répondre: nous n'avons ni pain, ni vêtements, ni maisons où nous puissions nous réfugier; parfois, nous sommes contraints de mener une vie tellement agitée, et de chercher un asile dans des lieux dangereux, au point de nous faire oublier en un jour ou en une nuit, toutes nos résolutions d'une semaine entière.

En conséquence, D. Bosco décidé à venir en aide à cette jeunesse en butte à tant de dangers, commença par disposer un tout petit coin pour loger, la nuit, les plus abandonnés. Ce coin était un fenil près de l'Oratoire même, contenant un peu de paille, quelques draps et couvertures, et à défaut de ces objets, un sac dans lequel on s'enveloppait du mieux qu'on pouvait. Mais dès le principe, cette paternelle sollicitude fut très-mal récompensée, et voici comment.

Un soir du mois d'avril, Don Bosco ayant dû s'arrêter en ville près d'un malade, plus longtemps que de coutume, retournait à la maison, à une heure assez tardive, passant par les prés appelés alors, près de la citadelle, aujourd'hui couverts

de maisons élégantes. Quand il fut près du quartier de Dora Grossa, et au commencement du cours Valdocco, voilà qu'il se rencontre avec une troupe de jeunes gens à l'air peu bienveillant, et ne connaissant ni D. Bosco, ni l'Oratoire. Ceux-ci, voyant un prêtre venir de leur côté, commencèrent à lancer quelques quolibets d'assez mauvais goût — Les prêtres sont tous des avares, disait l'un — Ils sont orgueilleux et intolérants, disait un autre — Faisons-en la preuve, criait un troisième ; et ainsi de suite.

A ces paroles peu flatteuses, D. Bosco avait ralenti le pas : il aurait bien voulu éviter cette bande si mal composée, mais s'étant aperçu qu'il n'était plus à temps, il s'en approcha, et l'aborda courageusement. Feignant de ne les avoir pas entendus ; Bon soir, mes amis, leur dit-il : comment allez-vous ? — Pas trop bien, Monsieur l'Abbé, répondit le plus audacieux ; nous avons soif, et nous n'avons pas un sou ; payez-nous une pinte. — Oui, oui, payez-nous une pinte, Mr l'Abbé, crièrent tous les autres à pleine voix, autrement, nous ne vous laissons pas aller plus loin ; parlant ainsi, ils l'entourèrent de telle façon qu'il lui fut impossible de faire un pas. — Bien volontiers, leur dit alors le bon prêtre, bien volontiers, je vous la paie ; et à raison de votre nombre, je vous en payerai même deux ; seulement, je veux boire avec vous. — Pensez un peu, mais certainement. Oh ! quel bon prêtre est celui-ci ! Oh ! si tous étaient ainsi. Allons donc, allons à l'auberge des Alpes, ici près. — Et D. Bosco se vit forcé de se faire accompagner de ces disgraciés, soit pour éviter de plus grands désagréments, soit pour voir s'il n'y aurait pas moyen de leur faire quelque bien.

Chacun peut s'imaginer quel spectacle fut celui-là ! Un prêtre dans une auberge, et de tels jeunes gens lui faisant une couronne ! En y entrant, tous ceux qui s'y trouvaient déjà, ouvrirent de grands yeux, mais bientôt ils surent qui était ce prêtre et pourquoi il y était venu ; de sorte que personne n'en prit objet de scandale. L'aubergiste ayant été appelé, D. Bosco maintint la promesse faite, et fit porter une bouteille, puis encore une autre. Lorsqu'il vit ses voyous un peu gais, devenus plus doux et plus bienveillants, il leur dit : Maintenant, vous devez me faire un plaisir — Dites, dites, Mr Dom Bosco ; car il leur avait déjà décliné son nom, dites seulement ; ce n'est pas un plaisir que nous vous ferons, mais deux, parce que désormais, nous voulons être vos amis. — Si vous voulez être mes amis, vous devez me faire le plaisir de ne plus blasphémer le nom de Dieu et de Jésus-Christ, comme quelques-uns l'ont fait ce soir. — Vous avez raison, répond un des blasphémateurs, vous avez raison, Mr Dom Bosco. Que voulez-vous ? Quelquefois, la parole nous échappe, sans que nous nous en apercevions ; mais à l'avenir, il n'en sera plus ainsi, et nous nous en corrigerons en nous mordant la langue ; — et les autres firent la même promesse. — Bien ; je vous en remercie, et je m'en vais content. Dimanche, ne l'oubliez pas, je vous attends à l'Oratoire. A présent, sortons d'ici, et vous, en braves

jeunes gens, retirez-vous chacun dans votre propre maison. — Mais je n'ai pas de maison, dit l'un d'eux ; ni moi non plus, ajouta un second, et de même plusieurs autres. — Mais où allez-vous donc dormir la nuit ? — Quelquefois, près de celui-ci ou de cet autre maître d'écurie, ensemble avec les chevaux de l'auberge ; d'autres fois, dans un dortoir commun où l'on dort pour quatre sous. — D. Bosco s'aperçut bien du danger d'immoralité auquel étaient exposés ces pauvres malheureux, étrangers à la ville pour la plupart, et il ajouta : Alors faisons ainsi ; ceux qui ont une maison et des parents s'en iront, puis il les salua et ils partirent : que les autres viennent avec moi. — Cela dit, il reprit le chemin de Valdocco, suivi de dix ou douze de ces infortunés.

Arrivé à l'Oratoire où sa mère l'attendait avec anxiété, D. Bosco fit réciter à ses hôtes, le *Pater noster* et l'*Ave Maria* qu'ils avaient à peu près oubliés ; puis, à l'aide d'une échelle, il les conduisit dans le fenil en question ; chacun reçut un drap et une couverture ; et leur ayant recommandé le silence et le bon ordre, et souhaité une bonne nuit, il descendit de là, content d'avoir donné commencement, comme il le croyait du moins, à son projet d'Hospice.

Mais ce n'était pas de telles gens que la divine Providence voulait se servir pour jeter les fondements d'un si magnifique édifice, et D. Bosco eut tout le loisir de s'en convaincre dès le lendemain. En effet, dès la pointe du jour, celui-ci sort de sa chambre pour voir ses jeunes gens, et les inviter à se rendre chez leur patron respectif pour le travail. Arrivé dans la cour, il n'entend pas le plus léger bruit. Les croyant encore endormis, il monte pour les réveiller ; mais ces fripons s'étaient levés deux heures avant, et s'étaient enfuis tout doucement, emportant avec eux, les draps et les couvertures pour les vendre.

La première tentative d'un Hospice avait donc échoué ; mais la bonne volonté de celui qui en avait été chargé par Dieu lui-même, subsistait toujours.

C'était un soir du mois de mai, à une heure assez avancée ; la pluie tombait par torrents ; Dom Bosco et sa mère venaient de souper, quand se présente à leur porte, un jeune garçon de quinze ans environ, tout mouillé des pieds à la tête, demandant du pain et un asile. Il leur avait été adressé par une personne connaissant l'Oratoire, ou plutôt par la Providence de Dieu qui voulait, ce soir-là même donner un commencement réel à l'Hospice de Saint François de Sales.

La bonne maman Marguerite l'accueillit amicalement dans la cuisine, le fit approcher du feu, et, après l'avoir réchauffé et séché, lui offrit une soupe et du pain. A peine fut-il restauré que Dom Bosco lui demanda d'où il venait, s'il avait des parents, quel métier il exerçait. L'enfant répondit : — Je suis un pauvre orphelin, venu depuis peu de Valsesia, pour chercher du travail, et je fais le maçon. J'avais, sur moi, trois francs, mais je les ai dépensés avant d'en gagner d'autres ; maintenant, je n'ai plus rien, et ne connais personne.

- As-tu fait ta première communion ?
- Je ne l'ai pas encore faite.
- As-tu reçu la Confirmation ?
- Pas encore.
- Es-tu déjà allé te confesser ?
- Oui, quelquefois, quand vivait encore ma bonne mère.

— Et à présent où veux-tu aller ?

— Je ne sais : je demande par charité, de pouvoir passer la nuit dans quelque coin de cette maison. Puis il se mit à pleurer. A cette vue, la pieuse Marguerite qui avait un cœur de mère affectueuse, pleura elle aussi. D. Bosco était extrêmement ému. Après quelques instants, il reprit :

Si je savais que tu ne sois pas un voleur, je chercherais bien à t'arranger dans cette maison; mais d'autres m'ont volé une partie des couvertures, et je crains que tu ne m'emportes le reste.

— Non, Monsieur; soyez tranquille; je suis pauvre, mais je n'ai jamais rien pris à personne.

— Si tu veux, dit à D. Bosco, sa mère, je l'arrangerai pour cette nuit, et demain, Dieu voudra au reste.

— Où voulez-vous le mettre ?

— Ici dans la cuisine.

— Mais il emportera les marmites.

— Je ferai en sorte que cela n'arrive pas.

— Faites donc, j'en serai très-content.

Alors, la mère et le fils sortirent; et, aidés de l'orphelin, ils prirent quelques briques dont ils firent quatre piliers au milieu de la cuisine, qui servirent à recevoir deux ou trois planches sur lesquels on étendit une paille avec deux draps et une couverture.

Tel fut le premier lit et le premier dortoir de l'Hospice Salésien qui contient aujourd'hui environ mille enfants, et divisé en quarante salles et plus. Qui ne reconnaîtrait dans ce fait, la main de Dieu ?

Le lit préparé, la pieuse femme fit au jeune homme un petit discours sur la nécessité du travail, de la fidélité et de la Religion. Cette bonne mère, sans s'en apercevoir, donna origine à une pratique qui se maintient encore aujourd'hui dans l'Oratoire et introduite dans toutes les maisons qui en dépendent; laquelle consiste à adresser, tous les soirs, aux jeunes gens, avant de se mettre au lit, quelques paroles d'édification; pratique féconde en excellents résultats.

Enfin, elle l'invita à réciter ses prières. — Je ne les sais plus, répondit-il. — Tu les réciteras avec nous, ajouta la bonne mère; — et s'étant mis à genoux, ils les lui firent répéter parole par parole. Lui ayant souhaité une bonne nuit, Dom Bosco et sa mère sortirent pour aller prendre leur repos; mais celle-ci, pour assurer ses marmites, eut la précaution de fermer à clef la porte de la cuisine, décidée à ne l'ouvrir que le lendemain matin. Mais le jeune homme n'était pas un filou comme tant d'autres; au contraire, par sa bonne conduite, il mérita bien d'être choisi pour servir de première pierre fondamentale à un institut tout-à-fait providentielle.

Le lendemain, D. Bosco lui chercha un poste

où il pût travailler, mais l'heureux jeune homme continua de se rendre à l'Oratoire, pour manger et dormir, jusqu'à l'entrée de l'hiver, alors que, le travail cessant, il retourna dans sa patrie. Depuis lors, nous n'en avons plus eu aucune nouvelle; nous avons tout lieu de croire qu'il sera mort. En vérité, nous regrettons d'avoir oublié jusqu'à son nom, mais peut-être, le Seigneur en a-t-il disposé ainsi, pour faire éclater davantage son intervention, dans une œuvre maintenant grandiose, et dont les commencements furent si humbles et si obscurs.

A ce premier hôte, vint bientôt s'en adjoindre un second; et voici à quelle occasion. Au commencement de juin de cette même année, un jour, vers le coucher du soleil, D. Bosco se rendait, de l'Église de St François d'Assise à l'Oratoire. Arrivé sous l'allée du Cours St Maxime, appelé aujourd'hui, Cours de la Reine Marguerite, il vit un pauvre enfant âgé de douze ans environ, la tête appuyée contre un orme, et pleurant amèrement. L'ami de la jeunesse s'en approche. — Qu'as-tu donc, mon enfant, lui demanda-t-il? pourquoi pleures-tu? Je pleure, répondit l'affligé, souffoqué par les sanglots, je pleure, parce que je suis abandonné de tous. Mon père est mort avant que je pusse le connaître; ma mère qui m'a prodigué tant de soins, ma pauvre mère qui m'aimait tant, est morte hier, et ils viennent de la porter au cimetière.

En disant cela, ses larmes redoublèrent avec une telle violence, que le spectacle de cette douleur aurait ému le cœur le plus dur.

— Où as-tu couché la nuit dernière ?

— J'ai encore dormi dans la maison que nous tenions en loyer, mais aujourd'hui, parce que la location n'avait pas été payée, le propriétaire s'est approprié le peu d'objets qui s'y trouvaient, et à peine le cadavre de ma mère a-t-il été enlevé, qu'il a fermé la chambre, et je suis resté orphelin et privé de tout.

— Maintenant, que veux-tu faire, et où veux-tu aller ?

— Je ne sais que faire ni où me réfugier. J'ai besoin de manger pour ne pas mourir de faim, et pour ne pas tomber dans le déshonneur, il me serait nécessaire de trouver un asile.

— Veux-tu venir avec moi? Je ferai tout ce que je pourrai pour t'aider.

— Je le veux bien, mais qui êtes-vous ?

— Qui je suis, tu le sauras plus tard; pour le moment, qu'il te suffise de savoir que je veux être pour toi, un ami fidèle. Puis il invita l'enfant à le suivre, et peu après, il le remettait entre les mains de sa mère Marguerite, lui disant: Voici un second fils que Dieu nous envoie: ayez-en soin, et préparez un autre lit.

Étant d'une famille respectable, le jeune garçon fut placé, en qualité de commis, dans un magasin de Turin. Par son intelligence vive, sa fidélité à toute épreuve, il parvint, n'étant encore âgé que de vingt ans, à se faire, dans la société, une position avantageuse et honorable. Aujourd'hui, c'est un bon père de famille, un bon citoyen, un bon catholique, toujours affectueux au lieu et à l'homme

qui l'a recueilli, instruit, élevé. Dernièrement, il venait, accompagné de ses enfants, faire une visite à D. Bosco; là, il lui ouvrit son cœur, comme l'aurait fait un enfant, lui raconta toutes ses affaires, et s'en retourna, le cœur plein de reconnaissance et d'amour. Pour le moment, nous croyons devoir tenir caché le nom de cette seconde pierre de l'Institut de S. François de Sales, espérant le faire connaître, un jour, sans doute, très-prochain.

A ces deux, vinrent s'en adjoindre plusieurs autres; mais cette année-là, le local faisant défaut, D. Bosco dut se limiter au nombre de sept. Ceux-ci, par leur bonne conduite, apportèrent au cœur du digne prêtre, une joie et une consolation qui l'encouragèrent à poursuivre une entreprise aussi hardie.

VŒU D'UN FILS :

Grâce obtenue de la S. Vierge.

Une mère avait deux fils; l'aîné âgé de vingt ans, en sortant de l'école de Saint-Cyr, s'était distingué à Staouéli, et après le triomphe il revint sous le toit où il était né. En y arrivant, il trouva toute la maison en larmes; son jeune frère, qui avait dix ans de moins que lui, était à toute extrémité. A peine si la pauvre mère vit celui de ses fils qui arrivait et qui se portait bien. Tous ses regards, tous ses soins appartenaient à l'enfant qui allait mourir. Le jeune officier partagea les soins qu'on prodiguait à son frère; les souffrances se prolongeaient; l'enfant de dix ans n'avait plus qu'un souffle, et l'âme de sa mère semblait attachée à ce souffle. « S'il meurt, je veux mourir, répétait-elle sans cesse; cet enfant était toute ma vie. » Ces paroles étaient dures pour l'officier, mais Dieu sait qu'il n'en faisait point un crime à sa mère. Il se disait: Si c'était moi qui fusse mourant, elle m'aimerait comme cela. Tout l'art des médecins ne pouvait faire revenir la force au petit moribond; déjà ses grands yeux étaient vitrés, ils ne voyaient plus ni sa mère, ni son frère, qui lui tenaient ses pauvres mains froides et amaigries. Il va mourir! il va mourir! répétait l'infortunée mère. Le bon Curé parlait déjà de résignation et disait que les enfants étaient bien heureux de mourir, que le bon Dieu en faisait des anges. La mère n'entendait que le souffle embarrassé de son fils. Le frère avait le cœur brisé des souffrances de son frère et du désespoir de sa mère. L'enfant fit un mouvement convulsif; tout le monde tressaillit. Le curé dit: Prions. Et l'on tomba à genoux....

Alors, voici la prière que le jeune officier fit tout bas, mais que Marie entendit: « O Vierge sainte! ô la plus tendre et la plus désolée des mères, vous êtes notre unique espérance, écoutez le vœu que je forme dans mon cœur; si vous rendez la vie à mon frère, je promets de me consacrer à l'éducation d'enfants de son âge. Je leur apprendrai à vous aimer et à vous bénir. Oui,

je vous bénirai tous les jours de ma vie, si vous conservez mon frère à l'affection de ma mère. »

Cette prière de l'amour filial et fraternel fut exaucée.... L'enfant fut aussitôt sauvé! Et, un jour, l'officier dit adieu à sa mère chérie, en lui révélant le vœu qu'il avait fait:

— Voilà mon épée, lui dit-il, vous la donnerez à mon frère, quand il sera plus âgé: il pourra peut-être s'en servir; pour moi, je réalise la promesse que j'ai faite; j'enseignerai aux enfants de son âge à aimer Dieu et sa sainte Mère, leur pays, la vertu et l'innocence. »

La mère jeta ses bras autour du cou de son fils aîné, l'embrassa et le bénit. Ah! c'était lui qu'elle aimait davantage.

Il partit donc pour accomplir son vœu. Il est aujourd'hui frère de la Doctrine chrétienne. Quelquefois, quand il traverse nos promenades, des jeunes gens le regardent, se mettent à ricaner, à croasser comme des corbeaux et à l'appeler *ignorantin*. Alors, l'ancien officier se recueille et dit au fond de son âme chrétienne: « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font. »

(Extrait du journal *Le Pèlerin*).

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Juillet.

2. Visitation de la SS. Vierge.
8. Sainte Elisabeth reine de Portugal.
14. S. Bonaventure évêque, cardinal et Docteur de la S. Eglise.
25. S. Jacques Apôtre.
26. Sainte Anne, mère de la Sainte Vierge.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI